





L'histoire  
de mes dents

Du même auteur

*Des êtres sans gravité*  
Actes Sud, 2013

VALERIA LUISELLI

# L'histoire de mes dents

*traduit de l'anglais  
par Nicolas Richard*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Le traducteur tient à remercier pour leur aide précieuse  
Jim Carroll de la librairie San Francisco Books à Paris,  
Olivier Martin-Gambier et Paul Egré.

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez Granta en 2015,  
sous le titre : *The Story of my Teeth*.

ISBN 978.2.82360.983.7

© Valeria Luiselli, 2015.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour le personnel de l'usine Jumex*





# Sommaire

LIVRE I	
L'Histoire (Commencement, Milieu, et Fin).....	11
LIVRE II	
Les Hyperboliques.....	41
LIVRE III	
Les Paraboliques.....	75
LIVRE IV	
Les Circulaires.....	101
LIVRE V	
Les Allégoriques .....	121
LIVRE VI	
Les Elliptiques.....	145
LIVRE VII	
La Chronologique .....	169
POSTFACE.....	187



# LIVRE I

## L'Histoire

(Commencement, Milieu, et Fin)



Un homme peut avoir été appelé Jean, parce que c'était le nom de son père ; une ville peut s'appeler Dartmouth, parce qu'elle est située à l'embouchure de la Dart ; mais il n'y a dans la signification du mot Jean rien qui implique que le père de l'individu ainsi nommé portait le même nom ; ni même dans le mot Dartmouth que cette ville est située à l'embouchure de la Dart.

J.S. Mill



Je suis le meilleur commissaire-priseur au monde, mais personne ne le sait parce que je suis un homme du genre discret. Je m'appelle Gustavo Sánchez Sánchez, toutefois les gens m'appellent Grandroute, avec affection, je crois. Après deux rhums, je suis capable d'imiter Janis Joplin. Je sais interpréter les devises des *fortune cookies* chinois. Je peux faire tenir un œuf droit, comme Christophe Colomb dans l'anecdote fameuse. Je sais compter jusqu'à huit en japonais : *ichi, ni, san, shi, go, roku, shichi, hachi*. Je sais faire la planche.

Voici l'histoire de mes dents et mon traité sur les objets de collection et la valeur changeante des choses. Comme toute histoire, celle-ci commence par le Commencement ; vient ensuite le Milieu, puis la Fin. Le reste, comme dit toujours un de mes amis, n'est que littérature : hyperboliques, paraboliques, circulaires, allégoriques et elliptiques. Je ne sais pas ce qui vient après ça. Probablement l'ignominie, la mort et, finalement, la gloire post mortem. Mais ce ne sera alors plus à moi de parler à la première personne, je serai un homme mort, un homme heureux et enviable.

Certains ont de la chance, d'autres du charisme. Moi, j'ai un peu des deux. Mon oncle Solón Sánchez Fuentes, un représentant en cravates italiennes de qualité, avait coutume de dire que la beauté, le pouvoir et les premiers succès s'es-

tompent, et qu'ils constituent un lourd fardeau pour ceux qui les possèdent, car la perspective de les perdre est une menace que peu de gens peuvent supporter. Je n'ai jamais eu à me soucier de cela, car il n'y a rien d'éphémère dans ma nature. Je n'ai que des qualités permanentes. J'ai hérité jusqu'à la dernière goutte du charisme de mon oncle Solón, qui m'a également légué une élégante cravate italienne. C'est tout ce dont on a besoin dans cette vie pour devenir un homme de qualité, disait-il.

Je suis né à Pachuca, la Belle Venteuse, avec déjà quatre dents en bouche et le corps complètement couvert d'un fin duvet. Mais je suis content d'avoir connu ce début malencontreux car la laideur, ainsi qu'aimait le dire mon autre oncle, Eurípidés López Sánchez, forge le caractère. Quand mon père m'a vu pour la première fois, il a prétendu que son vrai fils avait été enlevé par la jeune maman de la pièce d'à côté. Il a tenté par divers moyens – la bureaucratie, le chantage, l'intimidation – de me rendre à l'infirmière qui m'avait donné à lui. Mais maman m'a pris dans ses bras à l'instant où elle m'a vu : un minuscule poisson pâteux, brun et enflé. Elle avait appris à accepter la saleté comme faisant partie de son destin. Pas papa.

L'infirmière a expliqué à mes parents que la présence des quatre dents était certes une rareté dans notre pays, mais pas si rare chez d'autres types de personnes. Cela s'appelait dentition prénatale congénitale.

Quel type de personne ? a demandé mon père, sur la défensive.

Les Caucasiens, monsieur, a répondu l'infirmière.

Mais cet enfant est foncé comme l'intérieur d'une aiguille, a répliqué papa.



La génétique est une science pleine de dieux, monsieur Sánchez.

Voilà qui a dû consoler mon père. Il s'est finalement résigné à me ramener à la maison dans ses bras, emmitouflé dans une épaisse couverture de flanelle.

Peu après ma naissance, nous avons emménagé à Ecatepec où maman gagnait sa vie en faisant le ménage chez les autres. Papa ne nettoyait jamais rien, pas même ses propres ongles. Ils étaient épais, rugueux et noirs. Il avait coutume de se les couper avec les dents. Non pas sous le coup de l'anxiété, mais parce qu'il était inactif et dominateur. Pendant que je faisais mes devoirs, installé à la table, il les étudiait en silence, étendu près du ventilateur dans le fauteuil en velours vert dont ma mère avait hérité de M. Cortázar, notre voisin du 4-A, après sa mort du tétanos. Quand la progéniture de M. Cortázar est venue embarquer ses affaires, elle nous a laissé son macaque, *Criteria* – qui, au bout de quelques semaines, s'est retrouvé en phase terminale de mélancolie – et le fauteuil en velours vert dans lequel mon père a pris l'habitude de se prélasser tous les soirs. Oublieux du reste du monde, il étudiait les taches d'humidité au plafond en écoutant la radio publique et s'enlevait des bouts d'ongles, un doigt après l'autre.

Il commençait par l'auriculaire, glissait un coin de l'ongle entre ses incisives centrales hautes et basses, en détachait une fine lamelle et, au ralenti, d'un seul mouvement, arrachait une demi-lune d'ongle excédentaire. Une fois le bout d'ongle détaché, il le gardait un moment dans sa bouche, roulait la langue et soufflait : la demi-lune était éjectée et atterrissait sur le cahier dans lequel je faisais mes devoirs pour l'école. Les chiens aboyaient dans la rue. Je contemplais le morceau échoué, mort

et sale, à quelques millimètres de la pointe de mon crayon. Je l'entourais, puis poursuivais mes exercices d'écriture en évitant soigneusement le cercle. Des bouts d'ongles ne cessaient de tomber des cieux sur mon cahier réglé Scribe, telles des météorites propulsées par le courant d'air du ventilateur : l'annulaire, le majeur, l'index et, enfin, le pouce. Ensuite, l'autre main. Je m'arrangeais pour contourner avec les lettres que je traçais les petites circonférences des cratères laissés sur la page par les rebuts aéroportés de mon père. Quand j'avais fini, je rassemblais les bouts d'ongles en un petit tas que je mettais dans ma poche de pantalon. Après coup, dans ma chambre, je les glissais dans une enveloppe en papier que je gardais sous mon oreiller. Durant mon enfance, la collection d'ongles a pris de telles proportions que j'en ai rempli plusieurs enveloppes. Fin du souvenir.

Papa n'a plus de dents. Ni d'ongles, ni de visage : il a été incinéré il y a deux ans et, à sa demande, maman et moi avons répandu ses cendres dans la baie d'Acapulco. Un an plus tard, j'ai enterré maman à côté de ses frères et sœurs à Pachuca, la Belle Venteuse. Il pleut toujours là-bas, et il n'y a pas le moindre souffle de vent. Je me rends à Pachuca pour aller la voir une fois par mois, en général le dimanche. Mais je n'arrive jamais jusqu'au cimetière parce que je suis allergique au pollen et qu'il y a beaucoup de fleurs là-bas. Je descends du bus, pas loin de l'entrée, sur un terre-plein central planté de sculptures de dinosaures grandeur nature, et je reste là, parmi les nobles animaux en fibre de verre – à prendre l'eau en récitant des Notre Père –, jusqu'à avoir les pieds gonflés et me sentir fatigué. Puis je retransverse la rue, évitant soigneusement les flaques d'eau – rondes comme les

cratères du cahier de mon enfance – et j’attends le bus qui me ramènera à la gare.

Mon premier boulot a été au kiosque à journaux de Rubén Darío, au croisement des rues Aceites et Metales. J’avais huit ans et toutes mes dents de lait étaient déjà tombées. Elles avaient été remplacées par d’autres, larges comme des pelles, chacune pointant dans une direction différente. La femme de mon patron, Azul, a été ma première amie véritable, bien que de plus de vingt ans mon aînée. Son mari l’enfermait à la maison. Chaque matin, à onze heures, il m’envoyait auprès d’elle avec un trousseau de clés pour voir ce que faisait Azul et lui demander si je pouvais aller lui chercher quelque chose dans les magasins.

Azul était généralement allongée au lit en sous-vêtements avec M. Unamuno en train de gesticuler sur elle. M. Unamuno était un drôle de vieux bonhomme à la poitrine bombée, qui avait une émission à la radio publique. Il commençait toujours son émission par la même formule : « Ici Unamuno : modestement déprimé, aimablement éclectique et sentimentalement politique. » L’imbécile. Quand j’entrais dans la chambre, M. Unamuno se relevait d’un bond, remettait sa chemise dans son pantalon qu’il reboutonnait maladroitement. Moi, pendant ce temps, je regardais par terre et, parfois, du coin de l’œil, Azul, encore allongée au lit, qui passait le bout de ses doigts sur son ventre nu.

Une fois entièrement habillé, ayant remis ses lunettes, M. Unamuno s’approchait et, de la paume de sa main, me donnait une petite tape sur le front.

On ne t’a jamais appris à frapper, Autoroute ?

Azul avait coutume de voler à mon secours : Il s’appelle

Grandroute et c'est mon ami. Elle partait alors d'un rire profond et simple, découvrant des canines étonnamment longues aux pointes aplaties.

Une fois M. Unamuno enfin volatilisé – tout angoissé – par la porte de derrière, Azul s'enveloppait dans le drap comme dans une cape de super-héros et m'invitait à venir sauter sur le lit. Quand on en avait marre de sauter, on s'allongeait et on jouait au billard américain. Elle était toujours très douce. Quand on avait fini, elle me donnait une tranche de pain et une gourde d'eau minérale avec une paille, puis elle me renvoyait au kiosque à journaux. En chemin, je buvais l'eau et mettais la paille dans ma poche pour plus tard. J'ai fini par accumuler plus de dix mille pailles, parole d'honneur.

Que faisait Azul ? demandait M. Darío quand j'arrivais au kiosque.

Je lui cachais la vérité, j'inventais les détails d'une activité innocente.

Elle essayait juste de raccommoder avec du fil et une aiguille la robe de baptême du bébé de sa cousine.

Quelle cousine ?

Elle a pas dit.

Ce doit être Sandra, ou Berta. Tiens, voilà ta petite pièce, et maintenant, file à l'école.

J'ai terminé l'école primaire, le collège et le lycée, je passais d'une classe à l'autre avec de bonnes notes sans me faire remarquer parce que je suis du genre à ne pas faire de vagues. Je n'ouvrais jamais la bouche, même au moment de l'appel. Mon silence n'était pas dicté par la peur que j'avais de laisser apparaître mes dents de guingois ; c'est juste que je suis du

## Citations, références

Pages 26 et 172 : *La Vie des douze Césars*, Suétone, trad. M. de la Harpe, 1805, refondue avec le plus grand soin par M. Cabaret-Dupaty, Paris 1893, avec quelques adaptations de J. Poucet, Louvain, 2001.

Page 47-48 : Quintilien, Livre VIII, chapitre 6, trad. M. de Nisard, 1865.

Page 13 : *Système de logique déductive et inductive*, John Stuart Mill, Félix Alcan éditeur, Paris, 1896, trad. Louis Peisse (quatrième édition, traduite de la sixième édition anglaise).

Page 43 : *Écrits logiques et philosophiques*, « Sens et référence », Gottlob Frege, Seuil, Paris 1971, trad. Claude Imbert.

Page 77 : *La Logique des noms propres*, Saul Kripke, Paris, Éditions de Minuit, 1980, trad. Pierre Jacob et François Recanati.

Pages 95 : Daniil Kharmis, trad. André Marcowicz.

Page 103 : *De la pluralité des mondes*, David Lewis, Paris, Éditions de l'Éclat, trad. Marjorie Caveribère et Jean-Pierre Caneti.

Page 123 : David Kaplan, extrait de « Words » (*The Aristotelian Society*).

Page 138 : « Sur le concept d'histoire », Walter Benjamin, Paris, Petite Bibliothèque Payot, trad. Olivier Mannoni.

Page 147 : *Écrits de logique philosophique*, « De la dénotation », Bertrand Russell, d'après la traduction de Jean-Michel Roy.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 756 (0000000)  
— *Imprimé en France* —